

M. PERROY

ALOYSE ET L'ÉCUYER DU ROI

Illustrations de Napoli
Phot. : Bibliothèque nationale

Éditions Saint-Remi
– 2009 –

Ce livre n'est plus commercialisé,
nous l'avons réédité à la demande de tiers.
Nous prions les ayant-droits de se faire connaître.
Notre recherche est demeurée infructueuse à ce jour.

Éditions Saint-Remi
BP 80 – 33410 CADILLAC
05 56 76 73 38
www.saint-remi.fr



PRÉFACE

Louis IX, plus connu sous le nom de Saint Louis, succéda à son père Louis VIII en novembre 1226. Il n'avait pas encore douze ans, aussi sa mère, Blanche de Castille, devint régente du royaume. Une partie des grands seigneurs de l'époque fomentèrent un premier soulèvement, ne voulant pas admettre les droits à la régence de la reine-mère et se trouver ainsi soumis à l'autorité d'une femme.

Leur entreprise ayant échoué, certains d'entre eux, dont Thibault de Champagne, se rangèrent aux côtés de la reine. Néanmoins quelques mois plus tard, en février 1227, un nouveau complot fut ourdi par un groupe de barons et de seigneurs. Leur dessein était d'enlever le jeune roi, lors de son retour d'Orléans à Paris.



JEUX DE *VILAINS*¹

— Robin ! Robin !

— Me voici.

Gars et filles, les unes la coiffe bousculée, les autres les cheveux dépeignés par les jeux, tous assis en cercle, les prunelles pétillantes, attendaient l'interpellé.

L'œil aux aguets, il s'avança.

— Mon ami, dit le meneur de jeu, un garçon courtaud, aux lèvres rusées, ma briche est bien cachée. Ne la cherche point aux mains d'une fille. Ne sont point assez discrètes.

Sans trop l'écouter, sachant que son rôle consiste à tromper le chercheur, Robin, faisant le tour à pas lents, s'efforçait de deviner, à sa contenance un peu guindée ou trop désinvolte, laquelle des joueuses — à coup sûr, c'est l'une d'elles — détient, sous son *devantier* de *futaine*, le bâtonnet adroitement dissimulé.

¹ Certains mots figurant dans cet ouvrage ne sont plus guère usités de nos jours, ou ils n'ont plus le même sens qu'au XIII^{ème} siècle. Ils ont été imprimés en italique. On en trouvera l'explication dans le glossaire inséré à la fin du volume.

Soudain, une voix tinta, tel un grelot d'argent, proposant :

— Si nous changions de jeu ?

Les autres s'arrêtèrent net et se tournèrent vers la sœur de Guillaume, laquelle différait tellement de lui. Menue, fluette autant que son frère était robuste et bien découplé, Aloyse semblait une de ces figurines d'ivoire, sculptées sur les triptyques des *moutiers*. Dans son visage étroit, encadré par des tresses de jais, souriaient à la fois sa bouche, grosse comme une cerise, et ses prunelles d'un vert étrange, profond, tel celui des sous-bois ensoleillés.

— Aloyse a raison, dit Guillaume.

— Naturellement ! jeta Renaud, moqueur. Jamais, elle n'a tort. Voilà bien le premier frère que je vois toujours d'accord avec sa sœur... Eh bien ! jouons à Saint-Cosme.

— Je ne connais pas ce jeu.

— Vrai ? Qu'est-ce qu'on apprend donc dans votre pays perdu ?

Guillaume se rebiffa :

— Dis donc ! Notre contrée vaut bien la vôtre.

Une fille intervint, obligeante, souriant à Guillaume, de toutes ses dents de jeune louve.

— Je vais te l'enseigner, moi, ce jeu. Tiens, Robin, sieds-toi sur ce tronc d'arbre : tu seras saint Cosme ; ça te va, car ce n'est pas malin. Chacun de nous apporte une offrande à ce failli saint que voilà... Quelque chose qui prête à rire... Robin grimacera de son mieux. Le premier qui rit donne un gage et prend sa place. Tu as compris ?...

Voilà donc toute cette jeunesse, encore en ses enfances, lancée à cœur perdu dans un divertissement nouveau.

Plusieurs fois, saint Cosme changea de visage.

— Hé ! Aloyse, à ton tour.

Un peu à l'écart, la petite, qui regardait, les mains derrière le dos, secoua la tête :

— Nenni ! Je n'aime pas beaucoup ce jeu-là.

— Pourquoi, ma mie ? questionna Renaud.

— Je le trouve laid...



Un retentissant éclat de rire se propagea dans le bois de Vincennes.

— Voyez-moi, railla Renaud, cette gentille demoiselle à qui ne peuvent agréer nos jeux de *vilains*.

— Elle souhaiterait sans doute un tournoi, où nous romprions des lances, pour ses couleurs.

— La noble dame que voici a peut-être élu déjà le chevalier de son cœur ?

Déconcertée, rougissante, Aloyse ne répondait mot. Seulement, dans ses yeux, un nuage se forma qui, très vite, creva sur ses joues, en larmes pressées. Guillaume alors intervint.

— Viens çà, Aloyse... Allons chez nous, puisque *céans*, on te cherche noise.

Défiant les autres de son regard maintenant orageux, il prit Aloyse par les épaules et l'entraîna vers leur logis.

Logis bien pauvre, aux murs de torchis, au toit de chaume plongeant, maintenu contre le vent par de grosses barres de bois.

Devant l'*buis*, une femme entre deux âges était assise, les mains jointes, noueuses, sur son *devantier* d'étoffe grossière, ses cheveux bien cachés sous sa coiffe et portant, dans ses yeux noirs, un air de grande dignité et de paix, traversé parfois par le vol d'une angoisse.

Prompte comme un faon, Aloyse courut vers elle, l'*accola*, et, sans façon, s'installa sur ses genoux, tandis que Guillaume se laissait choir à leurs pieds.

— Tu ne tomberas pas plus bas, remarqua la rieuse.

— Ainsi, ma mie, ne me romprai-je ni pied ni patte.

— Et tu n'auras nul besoin d'onguent à la poudre de gingembre ou de cannelle.

— Les noms savants que voilà ! Pour être si bien renseignée, as-tu consulté le *mire* de notre sire le roi ?

Leur mère, suivant sa propre pensée, interrompit :

— Les hommes les plus savants, que peuvent-ils ? Tous les *mires* de Clermont et ceux du roi même n'ont pu remettre en santé notre défunt seigneur Louis huitième du nom.

Derechef, elle soupira plus profondément, et, les yeux sur ceux de son fils, ajouta tristement :

— Pas davantage, ils ne purent guérir notre seigneur Guillaume, ton parrain.

L'adolescent hochait la tête. Le précoce crépuscule d'avril se glissait, en tapinois, dans le bois de Vincennes. Il allait monter à l'assaut des tours et du donjon dominant les remparts de la royale forteresse.

Au-delà du mur dont l'avait enclos l'aïeul du présent roi, Philippe le deuxième, un morceau de forêt libre s'étendait. À la lisière et sur les bords du chemin conduisant vers Paris, se groupaient ou s'éparpillaient, de-ci, de-là, les chaumières des manants attirés ou retenus là par la Cour-le-Roy, comme on disait dans la grand-ville.

Pour le service du roi et de son entourage, famille et serviteurs, combien de métiers lucratifs s'exerçaient alentour ?

De nouvelles chances, à présent, s'ajoutaient à cela, pour les besogneux. Fort aumônière et pitoyable aux gueux était la reine Blanche. Enseigné par elle et par son propre cœur, le jeune prince aux yeux de colombe chérissait les pauvres gens.

Il faisait bon vivre, à Vincennes, proche du roi Louis et de madame sa Mère.

Du donjon, justement vide en cette semaine pascale, des sons graves s'égrenèrent.

— Le couvre-feu, dit la mère. Il s'en va temps de manger, enfants. La bouillie d'orge se tient au chaud, dans la cendre. Et, pour Aloyse, un bol de lait de chèvre.

Le frugal repas, expédié vite, les braises soigneusement couvertes, chacun s'en fut coucher.

Deux lits, dans la salle commune, celui de la mère et celui d'Aloyse, garnis d'une paille et d'un mince matelas, se faisaient face, accotés aux murs.

Guillaume gagna sa couche de foin, dans l'étable, où un bat-flanc le séparait de la chèvre blanche.

Grisée d'air frais, Aloyse dormait déjà, quand sa mère se pencha sur elle, murmurant :

— Pauvrette, faut-il donc te voir ainsi reposer en pareille mesure, sous des draps et des couvertes de *droguet* !... Enfin !

Bientôt deux souffles alternèrent dans la pièce noyée par l'ombre, l'un léger, régulier, pur ; l'autre un peu ronflant, ainsi qu'il convient dans le sommeil agité, où restent éveillés les soucis harcelants.

Elle n'en manquait point, certes, Claudine, la veuve de Genès le tisserand. Même si ses tourments lui donnaient congé, une nuit par hasard, elle les retrouvait au chevet de son lit dès son réveil.

Ainsi, ce lundi de Quasimodo. Marchant pieds nus pour laisser dormir Aloyse, elle vaquait à sa besogne ménagère, éclairant le feu, dans la vaste cheminée, mettant à cuire une marmite de fèves, quand la porte s'entrouvrit doucement et, sur le seuil, Guillaume parut.

Dans un seau de bois, il apportait le lait de la chèvre, la vache des pauvres. Il en versa, pour sa mère et pour lui, dans deux écuelles d'étain.

Claudine, appuyant contre sa poitrine la miche de pain noir, en tailla deux larges tranches.

Ils mangèrent sans se presser, silencieux, non seulement à cause de l'enfant toujours sommeillante, mais parce que, sauf aux jours de fête où l'on devise et chante, les repas — leur vrai repos — sont presque muets chez les gens de village.

La dernière bouchée avalée, Claudine posa sur le *landier* son écuelle vide, jeta dans le feu une brassée de bois sec et, se tournant vers son fils, à voix couverte, commença :

— Parlons un peu, mon gars.

— Je vous écoute, mère.

— Voilà six mois quasi écoulés depuis que nous vivons *céans*, tous les trois.

— En effet, ce fut vers la fin de novembre que notre cousin Nectaire s'en retourna chez lui, nous laissant en ce logis, loué pour nous à maître Gentien, son compère.

Hochant la tête, Guillaume reprit :

— Il ne se soucie guère de ses locataires, maître Gentien.

— Comment veux-tu ? À peine sait-il notre nom.

— Jusqu'au jour, où, l'an prochain, il viendra réclamer son dû, conclut l'adolescent.

— Justement, mon petit. C'est de cela que nous avons à parler. La bourse que j'ai emportée s'épuisera plus vite que notre appétit. Quant au reste...

— N'en parlons point, mère.

— Cela vaut mieux. Toi seul et Nectaire en savez la cache ; je me suis juré de n'y point toucher, jusqu'à...

La phrase inachevée en disait long à Guillaume.

— Je sais, dit-il, et je suis d'accord. Cet argent, nous le tenons pour sacré.

— Oui, mon fils ; mais en attendant, il nous faut vivre et la faire vivre.

Tous deux, d'instinct, regardèrent vers l'endormie. Claudine sourit.

— De te sentir si brave et de cœur droit me conforte, mon Guillaume. En somme, de toute manière, te voilà en âge et en nécessité de prendre un métier.

— N'en ai-je pas un, mère ?

Du menton, il désignait, dans un coin, où le prime soleil allait le faire reluire, le rustique métier à tisser, apporté du pays, avec la chèvre, les matelas, les couvertes, le coffre et les ustensiles de cuisine.

La fierté vibrant dans la phrase de son fils complut à la veuve.

— Certes, dit-elle. Tu as déjà le tour de main, à n'y pas croire. Comme ton aïeul et ton défunt père... De lui, tu héritas son adresse à faire courir la navette.

L'évocation du mari, trop tôt parti, arracha du cœur de la veuve un triste soupir.

— Seulement, reprit-elle, ton père travaillait au service de messire Guillaume, notre sire, de dame Aliénor et pour toute la *mouvance* du château de Montpeyroux. Son métier ne chômait point. Il en est tout autrement ici... N'est pas tisserand qui veut. Ni orfèvre d'ailleurs, ni drapier, ni rien.

Guillaume, pensif, fixait la flamme.

— Oui, il faut être apprenti, même quand on sait déjà comme moi. Pour cela, trouver un maître en droit de prendre un apprenti étranger, puisque je ne connais par ici aucun tisserand de notre lignage.

Guillaume serra les poings.

— Pourquoi faut-il que nous soyons forcés de vivre *céans*, loin de tout notre parentage, comme des inconnus ou de mauvaises gens pourchassés, à cause de ce maudit ?...

La veuve étendit la main :

— Paix, mon fils ! Il nous est défendu de maudire personne, même ceux qui nous firent le pire grief... à nous ou aux nôtres...

Mal apaisé, Guillaume grondait entre ses dents :

— Trop injuste la vie ! Là-bas se prélasse, sous ses lambris et ses courtines de soie, celui que... Tandis que vous, mère, vous n'avez pas failli... Quant à Aloyse...

Claudine mit un doigt sur ses lèvres...

— Ne prononce jamais les mots que nul ne doit entendre... Prends garde, mon enfant... Qui sait si nul ne se tient à l'écoute, contre le mur. Maintes gens d'ici se demandent pourquoi nous avons quitté le comté d'Auvergne ? Intrigué, quelqu'un peut épier. Apprends à te taire... Surtout à présent que tu vas te trouver mêlé à des compagnies de toutes sortes. Tu dois passer par l'apprentissage, si dur que ce soit pour toi, qui vaux un compagnon, pour le moins.

— Peu importe, mère. Rien ne me coûtera, vous le savez bien, puisque c'est pour vous et pour elle.

Une tendresse fervente vibra dans la voix déjà mâle, en dépit de la mue inachevée.

— Mais, reprit Guillaume, pour qu'un maître m'embauche à titre d'apprenti, comment faire ? Faudra-t-il heurter à l'*buis* de tous les ateliers de Paris ? Et encore... Pour être admis sans être connu, l'intervention d'une personne influente ne serait pas de trop. Seul un homme en place pourrait agir avec autorité.

Du fond de la salle où le jour, à présent tout doré, ne pénétrait point, la porte étant close, une voix jaillit, fraîche comme une source :

— Je connais, moi, quelqu'un en place.

Ensemble, Claudine et son fils s'exclamèrent :

— Aloyse ! Éveillée déjà ?

— Et qui nous écoute à la dérobee, la petite futée !

À demi assise sur son lit, retenant d'une main sa chemise dégrafée et, de l'autre, rejetant sur son dos ses tresses, Aloyse riait éperdument.

— Je connais quelqu'un, moi, répéta l'enfant du ton assuré dont on révèle un secret de haute importance.

— Et qui donc de si bien placé, ma mie ? interrogea Guillaume. Pas notre sire le roi, j'imagine ?

La petite secoua sa tête mutine :

— Non point, dit-elle, un pétitement dans les prunelles ; mais bien son chambrier, messire Barthélemy de Roye.

Ébahie, Claudine mit la main sur sa bouche. Mais avant tout pratique et maternelle, au lieu de questionner plus avant, elle prit dans la cendre chaude l'écuelle pleine de lait tiède et vint à la petite :

— Cela est bel et bon ; mais bois ceci d'abord. Puis habille-toi et viens près du feu nous conter l'affaire.

Il ne fallut pas longtemps à la fillette, aussi prompte qu'un lutin, pour se vêtir, rouler sa tresse, baigner d'eau claire son visage et ses petites mains, si petites que, dans celles de Guillaume, elles disparaissaient, englouties.

Qu'elle expédiât ce matin-là un peu trop vite ses prières, il le faut avouer. Tant lui démangeait la langue, tant elle avait envie de dire à présent ce que, depuis l'avant-veille, elle cachait sans savoir pourquoi. Dès qu'elle eut attaché, sur la jupe de *droguet*, le *devantier* qui la protège et dont les poches contiennent ses petits trésors, Aloyse bondit vers la porte, béante sur le matin tout ensoleillé.

— Guillaume, viens ça... Tout de suite.

Son appel fraternel prenait, à son insu, le ton d'un commandement. Guillaume cassait du bois pour s'occuper. Il se hâta d'obéir.

— Ferme la porte, recommanda la mère, prudente. Il fait assez clair à présent. Nous n'avons nul besoin de nous si bien voir pour nous entendre.

Ils s'assirent sur les deux bancs du foyer : Guillaume et la mère d'un côté, Aloyse en face.

Sur le trépied, la marmite léchée par les flammes ronronnait, telle un gros chat accroupi.

— Aloyse, est-ce vrai que tu connais messire le chambrier ? dit Claudine. Ou serait-ce une farce ? La chose est grave, ma fille. Puisque tu nous entendis ce matin, tu dois le comprendre.

— Je l'ai compris, mère ; voilà justement pourquoi j'ai avoué.

— Quoi donc ?

— Ma rencontre d'avant-hier.

— Pourquoi me l'avoir dissimulée jusqu'ici ? reprocha doucement Claudine.

Aloyse baissa la tête et la voix.

— J'avais peur que cela ne vous mécontente. Vous m'avez tant recommandé de ne point parler aux inconnus...

— Moins encore faut-il les entretenir et me le taire ensuite. Comment parer aux dangers qu'on ignore ? Promets-moi de ne plus rien me cacher, Aloyse. Jamais, tu entends, jamais...

Tant d'anxiété assourdissait l'accent maternel qu'Aloyse, en grand repentir, se jeta d'un élan plein de grâce au cou de Claudine.

Celle-ci l'étreignit, l'embrassa, puis :

— Raconte maintenant...

Revenue sur son banc d'où pendaient ses jambes fines, au bout desquelles les sabots grossiers semblaient une anomalie, Aloyse, les mains dans ses poches, son attitude de prédilection, entama le récit de sa récente aventure.

— Voilà comment la chose advint. Vous le savez, Guillaume, avant-hier, s'en fut à Paris, avec la marchande d'oignons dont il portait les paniers. De quoi il fut bien récompensé par une mesure d'oignons friands...

— Oui da... et par la vue de Paris qui est une belle ville, toute jaillissante de clochers, tant s'y pressent églises et *montiers*, outre le palais du roi.

D'une main impatiente la mère arrêta le bavard :

— Nous n'avons point affaire de Paris, à cette heure. Continue, Aloyse.

— Or donc, vous n'aviez pas un brin de bois pour allumer le feu. Justement rien non plus, dans la huche. Vous deviez cuire les miches. Je vous ai proposé d'aller quérir des branches mortes, à l'orée du bois, puisque la reine le permet aux pauvres gens.

— J'en ai souvenance. Même cela me contraria fort de t'y envoyer...

— Pourquoi ? Moi, j'en sautais de joie... Il est si beau ce bois, si haut... si... Je ne vous comprends pas, mère... Et toi, Guillaume ?

— Je me comprends, moi, trancha la mère, ça suffit.

— Or donc, j'avais sans peine, tant le grand vent d'hiver a cassé de bois sec, amassé dans mon *devantier* un petit fagot quand, derrière moi, je m'entendis héler :

« — Montrez-moi donc votre visage, petite.

« Je me retournai promptement et fis la révérence... Je ne doutais point qu'un seigneur fût devant moi. Nippé de *camelin* brodé, avec, sur les épaules, un manteau richement doublé et sur la tête un chaperon de même, on voyait tout de suite qu'il n'était pas de roture.

Un éclair raya joyeusement l'eau bleue, sous les paupières de Guillaume...

— Vraiment, ça se connaît donc au premier coup d'œil, une personne de haut parage, ma mie Aloyse ?

— La paix, Guillaume ! coupa Claudine. Laisse-la dire.

— Enfin, reprit la petite toute fière, ce seigneur, me regardant bellement, m'interrogea :

« — Que fait-on, *céans* ? ma mie. On cherche du bois pour cuire la soupe, à ce qu'il me semble.

« — Oui, Messire, pour ma mère ici près ; parce que mon frère s'absente ce jourd'hui.

« — Tu me sembles bien fluette, en effet, et jeunette encore, pour rapporter un *faix* de bois. Je te verrais plutôt cueillir ici des fraises, en leur saison, ou maintenant des violettes.

« — Ainsi ferai-je, Messire ; car des violettes on compose un remède, assure ma mère. Seulement, il faut manger d'abord, et pour cela faire du feu.

« Il rit de bon cœur.

« — Tu parles d'or, fillette... Quel âge as-tu donc ?

« — Bientôt treize ans, Messire, pour vous servir, ajoutai-je, tant ce seigneur me semblait avenant.

— Et ton nom...

— Aloyse...

« — Tiens, le joli nom... Ils le donnent peu, au baptême, les manants par ici.

« — Aussi ne suis-je point née au bois de Vincennes.

« — À Paris, sans doute ?

« — Nenni ; loin d'ici, dans le comté d'Auvergne. Celle qui me nomma sur les fonts était la dame et maîtresse de ma mère et de son défunt mari, le tisserand Genès. »

Claudine joignit les mains ; l'anxiété crispa ses traits.

— Tu n'as pas dit aussi le nom de ta marraine ?

— Il ne me l'a pas demandé, mais bien pourquoi nous étions venus vivre si loin de notre terre originelle... Ça, je n'en sais rien, lui ai-je répondu. En parler fait pleurer ma mère. Là, je n'ai point menti.

Du doigt Aloyse montrait deux grosses larmes roulant du coin des yeux sur les joues déjà ravinées de Claudine, qui ne songeait pas à les essuyer. Guillaume, lui aussi, parut assombri.

— Achève, Aloyse, demanda-t-il.

« — Écoute, enfant, reprit alors ce seigneur pitoyable, pierre qui roule n'amasse pas mousse, ni fortune qui s'expatrie... Veuve et étrangère, ta mère ne doit pas serrer bourse bien garnie, je gage. As-tu jamais mangé du chapon rôti ou des anguilles en pâté, mignonne ?

« — Autrefois, Messire, à ce qu'il me semble... quand j'étais toute petite.

« Il rit derechef.

« — Il te semble ! Sans doute l'as-tu rêvé ? Mais te voilà grande, gento damoiselle... Et de ces mets-là, ou des *darioles*, tu n'en manges plus qu'en imagination, pauvrette.

« — En effet, Messire, vous l'avez dit.

« — Eh bien ! ta figure me plaît et ta contenance... Je n'ai pas le temps, ce matin, de te suivre en ton logis... Mais, écoute-moi bien ! Je suis le chambrier du roi Louis neuvième du nom. On m'appelle Barthélemy de Roye. Ce nom, ne l'oublie pas en flânant par le bois.

« — Je me le remémorerai chaque jour, Messire.

« — Bien. Si, avant que je te fasse visite, on a chez toi besoin d'aide, ou de pécune, voire quelque requête à présenter, viens-t'en me demander à la porte du donjon.

« — Les hommes d'armes ne voudront pas me laisser passer, Messire !

« — Voyez-vous, la friponne ; elle pense à tout ! s'exclama-t-il. En ce cas, tu m'attendrais à l'orée du bois... J'y passe dix fois le jour, allant ou venant de Paris... Ou, si cela presse, tu requerras les gardes de me venir porter le mot de passe que voici : Bouvines et Montpensier. »

Claudine et Guillaume ne purent ni l'un ni l'autre retenir un cri de surprise.

— Vous criez, constata la fillette. Ainsi fis-je, moi aussi. Messire de Roye s'en étonnant, je lui ai dit...

— Quoi ? par Notre-Dame, jeta Claudine.

— Qu'en ce pays-là habite le cousin Nectaire qui nous amena *céans*.

— Que répondit le sire de Roye ?

Aloyse plissa ses lèvres roses.

— Rien, sinon un seul mot : « Curieux »... Puis il me quitta avec un petit salut de la main et un gentil sourire. À quelques pas, il vira sur lui-même et me cria : « Souviens-toi, petite : Bouvines et Montpensier. »

Guillaume et sa mère s'entrepreregardèrent. À demi-mot ou sans paroles, ces deux-là se comprenaient.

Leur silence réfléchi déçut Aloyse. Quoi ! pas un compliment sur sa belle rencontre ! Pas une exclamation de contentement !

Un peu vexée, Aloyse ouvrait la bouche pour leur témoigner sa surprise mécontente, lorsque Claudine enfin parla.

— Ma fille, dit-elle, rien ne nous presse au point d'aller importuner au château messire de Roye. Je n'aimerais guère te voir alléguer son mot de passe aux hallebardiers de Vincennes.

Boudeuse, la jeune fille répliqua :

— Point n'était besoin alors de tant soupirer et vous tourmenter dès l'aube. À quoi bon connaître gens de grand sens et de noble parage, si ce n'est pour en user au besoin.

Cette fâcherie enfantine, que le ton et la moue dénonçaient, dérida Guillaume et sa mère.

— Ne fronce pas ta figure, Aloyse ; le sire de Roye ne te voudrait plus regarder.

— Vous ne voulez pas que j'aïlle...

— ...le relancer, telle une éhontée, aux portes du donjon. Mais oui bien que tu l'attendes à l'orée du bois, où lui-même te l'a dit.

La fillette sauta sur ses pieds.

— J'y cours de ce pas.

— Attends un peu, impatiente. Prends ta petite quenouille. Sans quoi tu filerais de l'ennui, s'il tarde.

— Quand il viendra, que lui dirai-je ?

— Tu vois ! Tu partais à l'étourdie, sans t'en enquérir. Après l'avoir salué, tu requerras très humblement de lui la bienveillance qu'il te voulut bien promettre.

— Mais encore ?

— Si j'allais avec elle, proposa Guillaume. Je saurai mieux parler.

— Trop peut-être... Aloyse sera moins questionnée. D'ailleurs, que sait-elle ? Écoute bien mon mandement, Aloyse. Ceci dit, que tu viens d'ouïr de ma bouche, tu me héleras : « Mère, mère ! » Tout courant, je viendrai te joindre.

— En vous attendant, devrai-je rester muette ? Ce ne sera guère courtois... Que pensera messire le chambrier ?

— Tu lui chanteras, s'il lui plaît, une chanson de chez nous.

La petite, enchantée, battit des mains. Puis elle saisit sa quenouille mignonne, sculptée au couteau par l'adroit Guillaume.

— À vous revoir, mère, dit-elle.

Et, tirant à son frère un bout de langue rose, elle s'en fut sabots claquants, jetant d'avance aux échos sylvestres les premiers mots de son refrain :

Quanto constado... quanta constado !

Au cœur de Claudine et de son fils, les syllabes familières du dialecte auvergnat et le vieil air montagnard réveillaient une nostalgie malaisément assoupie.

L'adolescent la secoua plus vite. Le goût de l'action primait en lui celui du songe.

— Je vais bêcher, mère. Il est temps de préparer la terre pour les semis.

— Moi, je file sur le banc, dehors, afin de mieux entendre Aloyse, si elle m'appelle toutefois... Qui sait?... Messire le chambrier n'a peut-être point à faire au bois de Vincennes ce jourd'hui, et dans la matinée encore.

Guillaume, sa bêche en main, assura :

— Il viendra, mère... N'en doutez mie.



TABLE DES MATIÈRES

JEUX DE <i>VILAINS</i>	4
GUILLAUME LE TISSERAND.....	19
AU LOUP !.....	37
L'AUTRE LOUP	54
LE PASSÉ	73
LE CHÊNE DE JUSTICE.....	91
OÙ LE SERPENT SE REDRESSE	106
ALERTE À LA REINE	118
LE RACHAT.....	133
ÉPILOGUE	146
GLOSSAIRE	154

